

Caroline Fabre-Rousseau

# Elles venaient d'Orenbourg

Glafira Ziegelmann, Raïssa Lesk



© Éditions Chèvre-feuille étoilée  
Montpellier  
bureau@chevre-feuille.fr  
<http://www.chevre-feuille.fr/>  
février 2020  
ISBN : 978-2-36795-141-6

*Je ne trempe pas ma plume dans un encrier,  
mais dans la vie*

Blaise Cendrars



Aux pionnières du XIX<sup>e</sup> siècle



## PRÉFACE

Professeur Michel Mondain  
Doyen de la Faculté de Médecine Montpellier Nîmes

L'ouvrage de Caroline Fabre-Rousseau nous raconte deux destins de femmes qui vont suivre le chemin commun de l'exil en raison de l'antisémitisme régnant dans l'empire russe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce chemin commun les amène toutes les deux à la Faculté de Médecine de Montpellier, plus ancienne Faculté de Médecine en exercice continu du monde occidental.

Raïssa Lesk va vivre une vie itinérante aux côtés de son mari, sans satisfaire à son destin initial de médecin qui l'amenait à Montpellier, et deviendra la mère de Joseph Kessel et la grand-mère de Maurice Druon.

Glafira Ziegelmann, quant à elle, va poursuivre ses études de médecine de façon brillante devenant externe, puis interne avant d'être la première femme Chef de Clinique de la Faculté de médecine de Montpellier et de France. Son désir de passer l'agrégation se brisera contre le plafond de verre que vivent toutes les femmes. En effet, satisfaisant aux exigences des épreuves écrites de l'agrégation, elle se heurtera aux épreuves de l'oral où son statut de femme sera rédhibitoire. Alors que notre Faculté de Médecine fête ses 800 ans en 2020, on s'aperçoit que ce plafond de verre est toujours une réalité dans le monde médical : en 2017, les femmes représentent 57 % des étudiants en médecine, 61 % des internes, et 45 % des médecins en activité régulière. La parité à 50 % est prévue par le Conseil National de l'Ordre

des Médecins en 2020. Si la parité est obtenue sur le terrain, c'est loin d'être le cas dans les carrières hospitalo-universitaires avec 18 % de femmes dans le corps des Professeurs d'Université-Praticiens Hospitaliers ; 10 % des chefferies de pôle de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris sont occupés par des femmes.

Cet ouvrage est donc toujours d'actualité et nous remercions Madame Caroline Fabre-Rousseau de nous avoir fait partager ces deux trajectoires remarquables qui nous rappellent que le chemin à parcourir est encore long.



## 1. Orenbourg, 1883 : Cauchemars

Depuis quelque temps, Raïssa redoute l'heure du coucher. Et pourtant elle n'est plus une enfant. Elle a grandi d'un coup pendant l'hiver. À douze ans, elle fait presque la même taille que sa sœur Tatiana qui en a seize. Autrefois, elle attendait avec impatience l'instant où sa niania, vieille Kirghize au visage plissé comme une pomme, s'asseyait au bout de son lit et commençait à lui raconter dans son russe malhabile les contes féeriques et les légendes enivrantes du Turkestan. Ces histoires peuplées de génies maléfiques et de princesses aux souliers recourbés la faisaient glisser dans des rêves fantastiques. Elles lui font à présent l'effet de niaiseries inutiles. Rien, ni la voix familière de sa niania, ni les personnages de son enfance ne peuvent la protéger. C'est aux petits Nicolas et Maria, âgés de quatre et un ans qu'elle conte à présent ces balivernes. Elle envie leur crédulité et leur innocence. Ils doivent dormir paisiblement depuis longtemps.

Raïssa aimerait rester dans le salon avec ses parents, ses frères Salomon et Jacob, sa sœur Tatiana. Elle fait mine

d'être plongée dans son livre, elle prend un air sérieux et rêveur, mais les lignes dansent devant ses yeux.

Les lampes posées sur les guéridons vont bientôt s'éteindre, on fermera les volets, on tirera les rideaux, son père repliera son journal, sa mère posera sa broderie, on appellera la bonne et cette pensée lui tord le ventre. Ce sont d'abord des fourmillements, à peine décelables, presque agréables, une sorte d'excitation qui monte lentement le long de l'échine. Comme lorsqu'elle était allée au théâtre pour la première fois, assister à la représentation des *Brigands* de Schiller. Elle avait été si saisie par les changements de décor, les batailles, les éclairages qu'elle avait eu du mal à trouver le sommeil. La délicieuse sensation de vivre un instant unique l'avait transportée hors du temps. Mais à présent, le frisson le long du dos se communique au ventre, les chatouillements se transforment en spasmes et elle a le sentiment de vivre sa dernière soirée.

Elle pourrait demander à Tatiana de chanter. Sa sœur ne se fera pas prier ; elle s'exerce tous les après-midi sur le petit piano de la datcha, préparant l'examen ultime de chant lyrique pour le Conservatoire de Saint-Pétersbourg. Oui, Tatiana chantera, des Lieder de Brahms et de Schumann, son triomphe, « *Lasciate mi morire* » et Raïssa s'enivrera de sa voix légère et puissante, elle suivra les volutes, les trilles, les crescendo et les decrescendo, elle oubliera les picotements, elle oubliera sa peur d'avoir peur... Et puis, Tatiana sera applaudie, saluera comme à l'opéra, quittera la pièce et la laissera seule.

Alors, on l'accompagnera au bout de la datcha, dans la petite chambre ouverte sur la steppe ; les ombres tremblantes de la lampe couvriront les panneaux de bois de l'étroit couloir,

elle avancera lentement, escortée par les papillons de nuit, on posera la lampe sur la table de chevet, on l'aidera à enfiler la fine chemise de batiste, on lui tressera les cheveux, on fermera la porte, on emportera la lampe, les papillons de nuit désertent la pièce, elle écarquillera les yeux, s'accrochera à la lueur vacillante, bientôt engloutie par l'obscurité, tendra l'oreille sur les bruits de la nuit, les bribes de conversation assourdies, incompréhensibles, qu'elle n'est pas supposée entendre et qui la plongeront dans le sommeil et la terreur.

Elle a couru cet après-midi dans les hautes herbes, en bordure du désert, zigzaguant entre les minces arbres autour desquels se pressent les maisons sur pilotis. Courir pour ne pas penser, courir pour entendre seulement le bruit de son cœur, de ses pas et de son souffle. La course accélère les battements, les respirations, elle donne chaud, elle fait tourner légèrement la tête, parfois une douleur sourde jaillit dans l'abdomen, un point de côté, elle sait nommer tout cela, l'analyser, l'observer, le relier : ce sont des manifestations inconfortables liées à une agitation excessive, à un effort physique intense.

Ces mêmes sensations l'assaillent la nuit, bien qu'elle soit parfaitement immobile, écrasée sous les ombres épaisses de la chambre. Elle ne court pas, c'est son cœur qui galope et la laisse brisée.

Elle a couru cet après-midi, malgré la chaleur, malgré les remontrances de sa mère « Raïssa, Raïssa, rentre, viens lire sur le porche avec Tatiana, tu es toute décoiffée, une vraie sauvage, où vas-tu ainsi, prends garde que les marchands d'Asie ne t'emportent avec eux, dans leur caravane, rentre Raïssa ! »

Elle ne craint pas les marchands, elle les connaît ces caravaniers sarthes et kirghiz, arrivant de Tachkent et de

Samarcande, le visage buriné par le soleil, qui passent l'Oural sur le bac, puis remontent jusqu'à la Cour des échanges, pour se presser finalement dans le magasin de son père ; ils ne lui feront aucun mal, elle est la fille d'un des hommes les plus riches d'Orenbourg, propriétaire d'un magasin de plusieurs étages et de quatre-vingts employés qui répètent avec fierté : « Chic Blesk, magasin Lesk » (l'éclat du chic, c'est le magasin Lesk). De qui aurait-elle peur ?

Ce qu'elle veut, c'est s'endormir très vite ; ce soir, peut-être, la fatigue aura raison des assaillants qui se pressent dans la petite chambre claire, au bout de la maison.

Elle a attendu le déménagement annuel dans la datcha avec ferveur. Au mois de juin, les riches familles d'Orenbourg fuient la chaleur suffocante qui brouille les contours de la ville, les églises à bulbes d'or, les minarets des mosquées, les files de chameaux et de troïkas, les foules de moujiks agenouillés devant la cathédrale. Raïssa cette année n'a pas fui la chaleur, elle a fui les processions mystiques, les chants et les icônes des pieux orthodoxes.

Raïssa jamais ne sera orthodoxe. Son père n'a pas eu besoin de se convertir pour bientôt ouvrir deux autres magasins, sa mère n'a pas eu besoin de se convertir pour être adorée par les moujiks et même par le pape de l'église de leur quartier.

Ses parents et ses frères ne pratiquent pas, ils sont athées, un mot magique qui protège de toutes les violences. Raïssa sera athée elle aussi, elle l'a écrit dans son journal ce matin même.

Orenbourg est loin d'Odessa, Orenbourg est hors de la « résidence », mais les nouvelles vont vite dans l'immense empire russe. Elles traversent les murs et les portes des

chambres des enfants. Au milieu de la nuit une course folle s'engage qui fait battre le cœur au galop, tandis que le souffle s'accélère, et soudain on se réveille en hurlant, parce que là-bas à Odessa des enfants de six ans, de trois ans, de douze ans gisent à terre, le visage couvert de sang, fouettés par les terribles nagaïkas des cosaques, sous les cris de joie de la foule.

Dans le ghetto ils arrivent à pied, à cheval, armés de fourches, de gourdins, de haches, ils fracassent les portes closes, renversent les tables, ils cherchent celui qui a « empoisonné » le chrétien mort la veille, ils éventrent les oreillers, les édredons, cassent les bouteilles, mettent le feu aux boutiques. Le pogrom dure trois jours, les plumes volent, se mêlent à la fumée, aux cris des femmes et des enfants, puis arrive la troupe pour mettre de l'ordre, les fouets claquent et le silence se fait.

Raïssa a vu les photos dans le journal, les rangées d'enfants couchés à terre, elle a scruté les visages aux yeux agrandis par l'horreur, le journal était sur le bureau de son père, elle avait juste voulu prendre une feuille de papier et les corps étaient là sur la page déployée. Elle ne sait pas combien de temps elle a contemplé les cadavres en noir et blanc, mais chaque nuit, le journal s'ouvre à la même page et son corps est pris de tremblements, la sueur ruisselle sous la fine chemise de batiste, son cœur s'emballe et elle se redresse d'un bond, le souffle court, ne sachant plus si elle dort, ou si elle est éveillée. Raïssa ne sera jamais orthodoxe. Les chrétiens n'empêchent pas le massacre des innocents, ils prient et ils tuent, comment pourrait-elle croire en leurs prières, en leurs génuflexions, en leurs signes de croix et de dévotion ?